

JEAN ECHENOZ

CHEROKEE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Un jour, un homme sortit d'un hangar. C'était un hangar vide, dans la banlieue est. C'était un homme grand, large, fort, avec une grosse tête inexpressive. C'était la fin du jour.

L'homme était vêtu d'un pull-over tricoté à la main, à rayures jaunes et rouges, sous un imperméable en feuille plastique souple, opaque, avec des côtes impressionnées imitant un tissage de gabardine. Un petit chapeau de pluie s'étalait comme un poisson plat sur le sommet de son crâne. Il venait de dormir cinq heures d'affilée au fond du hangar, et maintenant il marchait en jetant de fréquents regards à gauche, à droite, derrière lui. Il se méfiait. Il avait volé la veille une somme importante, il craignait d'être reconnu, il ne voulait pas qu'on l'arrête ; il ne voulait pas qu'on lui reprenne l'argent.

Non loin du hangar, dans un bar-tabac, sur une carte fixée près du percolateur, des dessins figuraient des sandwiches, des omelettes, du fromage en tranches. L'homme regarda longuement ces dessins. Il aimait les images des choses, il y était plus sensible qu'à leurs noms, depuis la veille qu'à leur prix. Il se retourna vers la salle où ne se trouvaient que trois consommateurs, deux qui

© 1957 by LES ÉDITIONS DE MINUIT

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

ISBN 2-7073-0653-3

s'embrassaient et un tout seul très vieux, puis il commanda un hot-dog et un gruyère-assiette.

— Ensemble ? demanda le garçon.

Sans répondre, l'homme dit qu'il voulait aussi un tango-panaché. Il attendit debout, l'une de ses grosses mains pesant sur le comptoir du bar, jetant toujours ses coups d'œil alentour. Le garçon le servit avec trois mots de circonstance, ceci pour monsieur et voilà, bon appétit, mais à cela l'homme ne répondit pas non plus, même pas merci ; cet homme s'exprimait peu. Il mangeait rapidement, par grosses bouchées, il reprenait des forces. Il vida d'un trait sa boisson rose, posa un billet devant lui, sortit sans attendre sa monnaie, se remit à marcher.

Un moment il voulut savoir l'heure ; sa montre indiquait trois heures vingt, c'était invraisemblable : l'homme situait ce moment entre dix-neuf et vingt et une heures. Il n'aurait pas pu dire la date du jour qui allait finir, il pensait juste qu'on était en novembre. Il porta la montre à son oreille, la remonta brutalement, défit la boucle du bracelet, secoua la montre dans son poing, l'ausculta encore puis la jeta devant lui, l'écrasa comme une blatte en accélérant le pas.

Peu de monde autour de lui, peu de véhicules ; une fois une voiture de police, et l'homme fort s'était poussé dans une entrée d'immeuble, contre une haute poubelle amplifiant les grognements hâtifs et hargneux d'un chat dans une carcasse. Plus loin, plus tard, il dépassait une station-service très éclairée : dans une cabine de verre somnolait un veilleur en combinaison blanche et casquette à pois, terrassé sur le bureau, comme piétiné par le grand

cheval ailé rouge derrière lui. Juste après se dressait un grand portail en fer près duquel stationnaient trente personnes des deux sexes, en couples, en groupes, vêtus de couleurs vives qui tranchaient la nuit par instants. L'homme franchit le portail après lequel s'élevait dans l'air un escalier métallique étroit, surplombant un terrain qu'on devinait vague, vers un gros bâtiment de béton neuf, à peine sec. En haut des marches, quelqu'un dans une guérite demanda soixante francs à l'homme fort, qui traversa ensuite une sorte de hall sans apprêt, avec des traînées de ciment frais sur le sol, des reliefs de coffrages sur les murs, et encore quelques groupes et couples. On ne parut pas le remarquer malgré sa corpulence, son vêtement, sa démarche, son chapeau comme une limande, son air de brute.

Ensuite il fallait descendre un nouvel escalier, large et très profond, rectiligne, qu'éclairait à peine sur sa longueur une rampe de néon vert. Une musique violente enflait, montait vers l'homme. Au bas des marches elle était à son comble, rendue abstraite par son monstrueux volume de stridence et de cris, de grosses caisses comme des machines-outils roulant dans une bétonnière d'ogre dont on percevait le rire affreux dans le tumulte. C'était une étendue sombre, vaste comme un stade, constamment striée de rais de couleurs violentes, nerveuses, qui s'agitaient parfois de tremblements stroboscopiques en balayant la surface de l'espace où mille personnes dansaient.

L'homme se fit une place contre un bar balisé de lampes sourdes. Il y avait de la presse, les tabourets étaient tous pris, un double ou triple rang buvait debout. L'homme